

Alexander Mercouris : vote Allemagne-Russie — la fièvre guerrière monte en Europe

Alexander Mercouris évoque les élections allemandes et russes, ainsi que l'intensification de l'enthousiasme guerrier de l'Europe * The Duran: <https://www.youtube.com/@TheDuran> * Alexander Mercouris: <https://www.youtube.com/@AlexMercouris> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack: <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter: https://x.com/Glenn_Diesen Patreon: <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal: <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me: <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Aujourd'hui, nous sommes le vingt-trois septembre deux mille vingt-six, et nous avons le plaisir de retrouver Alexander Mercouris, l'animateur du très populaire podcast The Duran. J'ai mis un lien dans la description. Merci donc d'être de nouveau avec nous.

#Alexander Mercouris

Toujours ravi d'être ici, Glenn.

#Glenn

Je voulais donc parler des élections et de la guerre en Ukraine. Et je pense que les élections sont un bon point de départ, parce qu'il y en a eu en Allemagne et en Russie. Et oui, le contraste est assez intéressant. On a vu cette victoire de l'AfD en Saxe-Anhalt.

#Glenn

Mais maintenant, en Mecklembourg-Poméranie-Occidentale — pardon, j'ai probablement écorché le nom —, on a vu que l'AfD a recueilli trente-huit pour cent des voix, tandis que la CDU, le parti de Merz, est tombée sous les cinq pour cent, à quatre virgule neuf pour cent. Je me demandais comment vous interprétez cette évolution. D'où vient-elle, mais aussi, quelle en est la portée ?

#Alexander Mercouris

Je pense qu'il s'agit effectivement d'élections très importantes. Et nous avons eu trois scrutins. En fait, il y a eu ceux de Saxe-Anhalt et de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale. Et il y a aussi eu Berlin. Le résultat des élections à Berlin a été différent sur certains points. Mais le message, le message de fond, est le même. Ce sont trois régions très différentes de l'ancienne Allemagne de l'Est. La Saxe-Anhalt est un territoire conservateur, chrétien, majoritairement rural, avec un électorat plus âgé. C'est une région plutôt favorable à la CDU. Depuis la réunification, elle y a été, pour l'essentiel, le parti dominant. Et elle s'est effondrée. Elle s'est complètement écroulée en Saxe-Anhalt.

Dans le Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, au nord de l'ex-Allemagne de l'Est, la région est bien plus à gauche, située près de la mer Baltique. Comme je l'ai dit, la culture y est très différente. Elle est tournée vers la mer. C'est là que le gazoduc Nord Stream, l'un des gazoducs Nord Stream deux, était censé arriver. C'était aussi, soit dit en passant, le Land d'origine d'Angela Merkel pendant un temps. Et ici, le SPD est le parti dominant. On ne s'attendrait pas à ce que l'AfD, qui est un parti de droite, réalise un bon score en Mecklembourg-Poméranie-Occidentale. Et pourtant, il est arrivé en tête. Il a obtenu trente-huit pour cent des voix. Le SPD, dirigé par un ministre-président très populaire et, semble-t-il, très compétent, est tombé à la deuxième place.

Et la CDU, qui a toujours eu une certaine présence en Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, s'est effondrée. Je veux dire, elle a subi une chute énorme de son soutien. Et elle est désormais, bien sûr, hors du parlement régional. Elle n'y est même plus représentée. Et à Berlin, l'une des villes, l'un des endroits les plus complexes d'Allemagne... C'est évidemment la capitale. C'est une ville jeune. C'est là que la contre-culture allemande est la plus forte. Elle compte une importante communauté immigrée. Eh bien, même là, l'AfD double son score et atteint seize pour cent. Donc, elle progresse. Mais le grand vainqueur, c'est Die Linke, qui est bien sûr l'héritière directe du Parti socialiste unifié, lequel gouvernait autrefois l'Allemagne de l'Est.

Autrement dit, le Parti communiste est-allemand. Le parti, donc, qui a construit le mur de Berlin. Et aujourd'hui, c'est lui qui gouverne l'ensemble de Berlin, y compris Berlin-Ouest. C'est donc, je veux dire, une évolution stupéfiante. Et là encore, on voit la CDU s'effondrer. Quant au SPD, qui a historiquement été le parti dominant à Berlin-Ouest, il est désormais en très net déclin. Alors, qu'est-ce que cela nous indique ? D'abord, que la CDU est toxique sur l'ensemble du territoire de l'ancienne Allemagne de l'Est. Mais ensuite, quand on analyse les raisons qui ressortent des sondages, les raisons pour lesquelles les gens votent comme ils le font à Berlin, en Saxe-Anhalt, en Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, même s'ils peuvent voter de façons légèrement différentes, il y a une constante.

Oui, il y a des inquiétudes concernant l'immigration. Mais la question de la guerre et de la paix est très importante, peut-être même primordiale. Et les gens se détournent des partis, surtout de la C.D. U., qu'ils voient comme le parti de la guerre, le parti de la confrontation sans fin avec la Russie. Le parti qui, en poursuivant cette voie de la guerre, a aussi présidé à l'effondrement de l'industrie allemande et à une profonde crise de la société et de l'économie allemandes. Et nous commençons à

voir — j'étais en Allemagne il y a quelques semaines — nous commençons à voir les mêmes tendances en Allemagne de l'Ouest aussi. J'étais en Rhénanie-Palatinat. J'ai constaté que même dans ce Land rhénan plutôt marqué à gauche, des électeurs de gauche commencent à envisager de voter pour Die Linke. Et certaines personnes, parce qu'elles s'opposent à la guerre, évoquent même, pour la première fois, la possibilité de voter pour l'A.F.D. Cela nous en dit long sur l'état d'esprit en Allemagne. Et je soupçonne que cela vaut pour l'état d'esprit dans toute l'Europe.

#Glenn

Je me demande si le cordon sanitaire qu'ils ont mis en place en Allemagne — c'est-à-dire, en gros, que personne ne doit coopérer avec l'AfD ni l'intégrer — n'est pas contre-productif. Parce que si l'on reconnaît que l'AfD est largement un parti populiste, qui voit les élites politiques s'éloigner de la sphère publique... Vous savez, quand on est un parti populiste, c'est presque un rêve : voir les élites politiques prendre leurs distances avec le public, puis refuser même de traiter avec cette nouvelle alternative, en faisant comme si elle n'existait pas. J'ai vu qu'après les élections, le secrétaire général de l'OTAN, Mark Rutte, disait : « Quel impact cela aura-t-il sur les politiques ? »

Parce que l'opinion publique là-bas a évidemment changé. Enfin, les prochaines élections fédérales ne sont que dans plusieurs années. Peu importe. Donc, encore une fois — et vous avez entendu la même chose de la part du chancelier Merz — c'était, en substance : « Nous allons rester fermes. Nous allons tenir bon. » Autrement dit, nous allons plus ou moins ignorer le changement d'opinion dans la population et continuer comme avant. Mais dans quelle mesure est-ce vraiment possible ? Peut-on simplement poursuivre la même politique, ou y aura-t-il davantage de perturbations maintenant, avec ces nouvelles élections au niveau des Länder ?

#Alexander Mercouris

Je pense qu'il y aura de plus en plus de perturbations. Et je suis tout à fait d'accord avec tous les points que vous avez soulevés au sujet du cordon sanitaire. Cette politique devrait être abandonnée. Elle est profondément antidémocratique. Et, bien sûr, elle produit exactement l'effet que vous avez décrit. Sur le plan électoral, elle offre à l'AfD le meilleur des deux mondes. Le parti gagne en popularité. Il peut dire : « Nous sommes ceux qui disent ce que vous pensez, alors votez pour nous. » Mais, en même temps, l'AfD n'est pas confrontée aux responsabilités ni à l'épreuve du pouvoir. On ne peut donc pas voir si elle est compétente ou incompétente. Elle n'a pas à faire les compromis qu'exerce inévitablement le pouvoir. Elle peut ainsi conserver son message et élargir son soutien. Vous avez absolument raison sur tout ce que vous venez de dire à ce sujet. Je ne pense pas que cette situation soit tenable.

Je pense que le mouvement d'opinion que j'ai constaté lorsque j'étais en Allemagne, il y a quelques semaines, y compris en Allemagne de l'Ouest, est désormais si puissant qu'il devient irrésistible. Pour la première fois — et je voyage en Allemagne depuis les années mille neuf cent soixante-dix —, pour la toute première fois, j'ai entendu des gens parler du chancelier allemand sur un ton moqueur. Ils le

décrivaient comme une figure clownesque, comique. Or, si vous connaissez un peu l'Allemagne, cela n'était jamais arrivé auparavant, du moins dans les conversations avec un étranger. Il y a toujours eu un immense respect pour la fonction de chancelier, même si l'on pouvait s'opposer à la personne qui occupait ce poste. Mais j'ajouterais aussi ceci à propos de l'Allemagne : c'est un pays qui a été extrêmement stable pendant très, très longtemps.

Quand la stabilité est bouleversée dans un endroit comme celui-là, l'instabilité devient chronique. Et c'est absolument ce que nous allons voir. Nous sommes aujourd'hui dans une période de transition, marquée par un système politique épuisé et discrédité. Il y a une population qui veut la paix. Pourtant, le pouvoir pousse à la guerre. Il y a une population qui n'est pas convaincue que cette confrontation avec la Russie soit une bonne idée. Pourtant, le pouvoir redouble dans cette confrontation avec la Russie. Il y a une population qui est extrêmement fière du statut de l'Allemagne comme pays industriel. Pourtant, le pouvoir accélère le processus de désindustrialisation. On ne peut pas continuer ainsi indéfiniment sans provoquer un retour de bâton. Nous avons déjà commencé à voir ce retour de bâton. Si ces politiques se poursuivent de la même manière, il va s'intensifier. Et, très bientôt, nous verrons la CDU se disloquer et se fracturer, et le SPD être balayé.

#Glenn

Non, enfin, c'est un bon point. En général, quand l'opposition monte, on la met à l'épreuve, d'une manière ou d'une autre, en la faisant entrer au gouvernement, avant qu'elle ne devienne trop importante. Je pense que ce serait une bonne façon de traiter le cas de l'AfD, parce qu'eux aussi ont un problème de cohésion interne. Ils sont composés de courants très différents. Si vous regardez leur politique sur Israël, ou leur manière d'aborder les États-Unis, ils sont très divisés sur beaucoup de sujets. Mais au lieu de cela, on les maintient à l'écart.

Ils peuvent, vous savez, profiter de leur position dans l'opposition et devenir tellement puissants que, lorsqu'ils arriveront au pouvoir, ils pourront, en quelque sorte, prendre le contrôle. Ce n'est pas forcément ce que l'on souhaite, quand cette option n'a jamais été testée auparavant. Et si l'on ajoute à cela l'attitude très négative envers le statu quo actuel — c'est-à-dire la manière dont les gens perçoivent le gouvernement et ses politiques — on voit que les gens sont prêts à tenter le pari de quelque chose de radicalement différent. Il suffit de jeter une clé à molette dans le système et de voir ce qui se passe. Et encore une fois, rien de tout cela ne semble être une bonne idée. Là encore, on revient à votre critique du cordon sanitaire. Désolé.

#Alexander Mercouris

Absolument. Vous voyez, ce qui est intéressant avec l'AfD, c'est qu'elle est à la fois très différente et, sur certains points, plutôt familière. Car énormément de choses que dit l'AfD aujourd'hui étaient autrefois monnaie courante dans le système politique allemand : de bonnes relations avec la Russie, par exemple, ou une certaine approche de l'économie. À bien des égards, l'AfD ressemble parfois, dans son discours et sa façon de s'exprimer, au parti qu'était la CDU à l'époque d'Helmut Kohl, voire

d'avantage encore, peut-être, à l'époque de Konrad Adenauer. Elle est donc à la fois différente et familière. Et je pense que cela explique en partie son attrait. Cela ne veut évidemment pas dire qu'elle ne provoquerait pas aussi une rupture radicale. Je veux dire, ses idées en politique étrangère seraient, pour la classe politique européenne, et pas seulement allemande — une réconciliation avec la Russie, la fin de cette hystérie de guerre que nous observons — une hérésie absolue. C'est totalement tabou et, bien sûr, profondément choquant.

#Glenn

Il est intéressant de voir comment les médias européens et les responsables politiques, partout en Europe, réagissent à l'AfD. Ils disent : « Oh, ils veulent normaliser les relations avec la Russie », comme si ce serait le pire des scénarios, au moment où nous sommes en train de perdre cette guerre par procuration. Mais je voulais justement aborder la Russie parce que, bien sûr, ils ont aussi eu leurs élections. Et tous ceux qui suivent les commentaires et les médias russes s'attendaient à une attaque massive le jour du scrutin, afin de perturber l'élection. Cela n'a donc pas été une surprise. C'est ce dont ils parlaient depuis une semaine. Mais, là encore, beaucoup ont tout de même été surpris par l'ampleur de l'attaque. Cette frappe contre Moscou était la plus importante de toute la guerre. Comment avez-vous interprété l'objectif, et aussi, je suppose, le résultat de l'ensemble de cette opération ?

#Alexander Mercouris

Quand je suis allé en Russie en juin — et gardez à l'esprit que je ne me suis pas beaucoup rendu en Russie ces dernières années — j'y étais l'an dernier, mais peu de temps. Cette année, en juin, j'y suis resté bien plus longtemps. Ce qui m'a vraiment frappé en Russie, c'est à quel point la vie y est normale. La vie quotidienne se poursuit, dans une large mesure. On sent que la guerre est évidemment présente en arrière-plan, mais, pour la plupart des gens, ce n'est pas une préoccupation immédiate. L'économie est stable, le niveau de vie a augmenté. Le schéma général de la vie quotidienne se poursuit à peu près comme avant. À ceci près que, depuis ma dernière véritable visite, en deux mille dix-neuf, le niveau de vie a connu une hausse très nette et très importante. Bien plus importante, d'ailleurs, que ce à quoi on m'avait amené à m'attendre.

Et je ne parle pas seulement de Moscou, parce que je suis aussi allé dans une ville comme Pskov, qui est très différente de Moscou. Je décris donc cette situation comme une forme de normalité. Et je pense que c'est ce que nous avons vu : ces derniers mois, une tentative soutenue, avec toutes ces attaques de drones contre des raffineries et d'autres attaques de drones partout en Russie, pour perturber cette normalité à l'approche de l'élection elle-même. L'idée, c'est que si vous pouvez briser ce sentiment intérieur de normalité et de stabilité, si vous pouvez créer un sentiment de crise autour des élections, si vous pouvez affecter l'économie à ce moment-là, alors, d'une manière mystérieuse qui n'est jamais vraiment expliquée, cela exercera une pression sur le Kremlin et sur Poutine lui-même pour qu'il change de cap.

Je pense que c'est tout à fait ce que nous avons vu. D'ailleurs, en juin, après mon retour de Russie, j'ai dit que c'était exactement ce que je m'attendais à voir se produire. Et, de fait, c'est exactement ce qui s'est passé. Et bien sûr, si vous voulez perturber le cours normal des choses, le moment où il faut redoubler d'efforts, c'est le jour de l'élection. Nous avons donc eu des milliers de drones fonçant vers Moscou. Il y a apparemment eu toutes sortes de tentatives pour perturber le vote par des cyberattaques. Nous avons vu des images saisissantes de fumée dans le ciel, et tout le reste. Mais au final, comme l'ensemble de l'offensive de drones depuis le printemps, cela a essentiellement échoué. Cela a causé un certain nombre de désagréments.

Il y a eu des files d'attente dans certaines stations-service, à certains moments cet été. Et il y en aura probablement de nouveau après l'attaque récente contre la raffinerie. Mais pas à un niveau qui suffirait à perturber ce sentiment général de stabilité que connaît la Russie aujourd'hui, et qui donne aux Russes la confiance qu'ils peuvent mener cette guerre jusqu'au bout. C'est donc ce qui a été tenté, et cela a échoué. La preuve de cet échec, ce sont les résultats des élections, quelle que soit la manière dont on choisit de les interpréter. Si on les interprète, comme je le fais, comme un reflet assez fidèle de l'opinion publique russe, on voit que les attaques de drones, la guerre, tout cela a renforcé la position du gouvernement.

Si vous voulez croire, comme certaines personnes — ce qui n'est pas mon cas, soit dit en passant — que toute cette élection était une mascarade, que tout a été manipulé, truqué, et ainsi de suite, alors la façon incroyablement fluide et ordonnée dont cela s'est déroulé montre que tout cela est invisible pour un observateur extérieur comme moi. Eh bien, cela montre aussi que le gouvernement contrôle pleinement le pays, avec assurance, et que toute attente d'une crise politique est complètement erronée. Je suis ironique en formulant ce deuxième point, parce que, très simplement, je crois au premier. Je pense que cette élection a bien exprimé les véritables opinions politiques du pays, et qu'elles ont révélé la stabilité profonde qui existe.

#Glenn

Oui, tout cet effort vise à faire pression sur la Russie, ou à porter la guerre sur son territoire, comme le souligne le président finlandais, afin que la population ressente la guerre. Cela devient un objectif en soi, qui implique alors de frapper les infrastructures civiles. Là encore, toutes les raffineries de pétrole. C'est une étrange façon de mesurer le succès. Tout cela repose sur l'idée que c'est ainsi qu'on mettra fin à la guerre. Si vous faites ressentir la guerre aux Russes, ils feront pression sur le Kremlin. Mais cela soulève toujours la même question : faire pression sur le Kremlin pour qu'il fasse quoi ?

Parce que, vous savez, si vous reconnaissez que les Russes, la population comme le gouvernement, voient cela comme une menace existentielle — et ce n'est pas déraisonnable, quand on voit ce que l'OTAN a fait ces dernières années et ce qu'elle fait actuellement — alors la pression qu'ils exerceraient sur le gouvernement viserait à mettre fin à la guerre, mais par la victoire, pas par la capitulation. Et je pensais que l'élection ferait peut-être passer ce message. Mais si tout est une

mascarade, si l'élection est entièrement truquée, si, en réalité, tout le monde déteste le gouvernement et veut le voir partir, si les gens veulent simplement en finir et capituler, parce qu'ils pensent aussi que l'OTAN n'apporte que la démocratie et la liberté... Alors, en rejetant l'élection, on a aussi l'impression qu'on ne peut pas tirer de leçon de ces tactiques de pression.

#Alexander Mercouris

Eh bien sûr, vous avez tout à fait raison. Personne, comme je l'ai déjà dit dans de précédentes émissions que nous avons faites, n'a mieux que vous retracé les tactiques de pression exercées par l'Occident contre la Russie, pendant de nombreuses années. Il suffit de consulter les différents livres que vous avez écrits, les nombreux articles que vous avez publiés à ce sujet. Tout y est. Tout est exposé avec un souci du détail minutieux. Mais, en Occident, il est inacceptable de le croire. Vous n'avez pas le droit de le dire. Vous n'avez même pas le droit de le penser. Et cela devient de plus en plus difficile, surtout si vous exercez une fonction politique, ou même n'importe quel poste au sein du gouvernement.

Donc, si vous ne pouvez pas accepter que l'Occident porte la moindre part de responsabilité dans la crise que nous traversons, alors, bien sûr, toute la faute doit être rejetée sur les Russes, et plus précisément sur un seul homme : Vladimir Poutine. Et dans ce cas, si c'est vraiment ce que vous voulez penser, si c'est tout ce dont vous êtes capables, alors il y a une sorte de logique à l'envers, une logique inversée, qui consiste à dire : eh bien, le peuple russe est manifestement mené par Poutine. Si nous parvenons simplement à accroître la pression sur lui, d'une manière ou d'une autre, alors les Russes se retourneront contre lui. Cela ne montre aucune capacité, exactement comme vous venez de le dire, à comprendre ou à apprendre. Car comprendre et apprendre sont désormais devenus interdits. C'est proscrit. Quiconque suit ce qui se passe aujourd'hui en Occident peut le constater.

#Glenn

Oui, bon, si la guerre ne se passe pas bien — et je pense que cela devient de plus en plus évident —, je crois aussi qu'on l'admet davantage en Occident, vu la peur qu'ils ont de ce qui va se passer cet hiver. On voit bien que la guerre économique ne se passe pas bien non plus. Enfin, si vous devez discuter d'un vingt-et-unième paquet de sanctions, je pense qu'il est raisonnable de dire que cela a échoué. Mais, comme vous venez de le dire, les pressions politiques ne fonctionnent pas non plus. Ni le soutien politique, d'ailleurs. Autrement dit, les Russes semblent voter pour le statu quo ou soutenir le gouvernement, tandis qu'en Allemagne, on voit... oui, l'effondrement, l'effondrement.

Littéralement, quand le gouvernement au pouvoir n'arrive même pas à obtenir de représentation au parlement régional. Mais tout cela laisse penser que, si la réalité commence à s'imposer, les Européens vont commencer à paniquer. Et je suis sûr que vous avez vu, vous aussi, cette panique sur les différentes chaînes d'information, au Royaume-Uni, mais aussi partout en Europe continentale. Ils sont très inquiets à l'idée de perdre le contrôle de leur guerre. Comment voyez-vous

les choses ? Est-ce parce qu'ils commencent à comprendre ce qui se passe réellement ? Est-ce que le récit officiel est en train de s'effondrer ? Ou quelle est votre analyse ?

#Alexander Mercouris

Ils se rendent bien compte de ce qui se passe. Enfin, ils peuvent se raconter toutes sortes d'histoires : que l'Ukraine reprend l'initiative, qu'il y a eu une offensive réussie à Lyman, ce genre de choses.

#Alexander Mercouris

Mais, enfin, ils ne... À ce stade, ils sont...

#Alexander Mercouris

Ils sont suffisamment conscients de la réalité pour ne pas pouvoir échapper à ce qu'ils voient. Enfin, ils savent que les ports de la mer Noire sont fermés. Ils savent que l'Ukraine traverse une crise budgétaire massive. Ils doivent savoir quelles seraient les conséquences économiques à long terme... enfin, pas à long terme. À assez court terme, d'une crise budgétaire d'une telle ampleur, à moins qu'on ne comble ce déficit d'une manière ou d'une autre. Or, il est difficile... enfin, difficile de voir comment cela pourrait se faire facilement. Ils savent donc qu'il y a cette crise. Et, bien sûr, ce n'est pas là qu'ils s'attendaient à la voir.

Ils s'attendaient à ce qu'en deux mille vingt-deux, les sanctions aient produit leurs effets. Ou alors, en deux mille vingt-trois, lorsque l'offensive vers la Crimée et la mer Noire a été lancée, ils s'attendaient à ce que cela fonctionne à la place. Ils ont sans doute trop compté sur cette offensive de drones qu'ils ont menée contre les Russes ces derniers mois. Ils se retrouvent donc désormais à découvert, alors que les événements se resserrent autour d'eux. Ils ne peuvent pas fournir à l'Ukraine une défense aérienne à une échelle qui se rapprocherait de ce dont elle aurait besoin pour renverser la situation. En matière d'armes qu'ils peuvent livrer, ils ont, de fait, vidé les réserves.

Donner davantage de fonds, davantage d'argent à l'Ukraine, c'est probablement encore possible. Mais, évidemment, à quoi sert l'argent, à lui seul, s'il ne permet pas d'acheter des armes ou de faire apparaître des soldats par magie ? Cela peut donc aider à maintenir les choses à flot pendant quelque temps. Mais on ne peut pas faire beaucoup plus que ça. Et bien sûr, plus vous donnez d'argent à un moment où vos propres populations subissent des difficultés financières et économiques, plus vous allez aussi aggraver vos problèmes intérieurs. Donc tout va de travers. Et quand les gens le voient, et qu'ils n'ont pas de solution toute prête à tout cela — ce qui est le cas — alors, évidemment, ils paniquent, ils se mettent en colère et deviennent hystériques. Et c'est pour cela qu'on entend tous ces discours de guerre, toutes ces histoires sur les Russes qui marcheraient jusqu'à la Manche et se prépareraient à faire boire leurs chevaux dans le Rhin, ou je ne sais quelle autre chose les Russes seraient censés faire.

#Glenn

Mais compte tenu des capacités militaires limitées, il y a un décalage avec les intentions qui sont affichées. Je pense à des gens comme Jacob Rees-Mogg, qui estime maintenant que les Britanniques devraient être emprisonnés s'ils ne soutiennent pas la guerre. Et qu'ils devraient tous être prêts, vous savez, à mourir en combattant la Russie : ce serait leur devoir. S'ils ne le font pas... Je veux dire, ce sentiment est-il très répandu ? À votre avis, les élites politiques britanniques sont-elles prêtes à faire la guerre, alors qu'elles n'en ont pas vraiment les moyens ? Ou bien supposent-elles que les Américains vont, vous savez, venir les sauver ?

#Alexander Mercouris

Ces propos de Jacob Rees-Mogg ont été très mal reçus, d'ailleurs, par l'ensemble de la population britannique. Je veux dire, il parle comme ça, vous savez, assis dans son fauteuil, avec un costume parfaitement taillé, tout ça, et un accent aristocratique très distingué. Tout le monde voit bien que ce n'est pas lui qui ira se battre, si jamais il faut se battre. Et comme je l'ai dit, ça n'a vraiment pas été bien reçu. Je pense qu'il y a là un énorme décalage entre le sentiment général des populations en Europe, comme on le voit avec les élections en Allemagne, et une partie des élites. Ces élites mènent cette politique consistant à faire pression très fortement sur la Russie depuis, eh bien, trente ans. Comme je l'ai dit, vous l'avez relaté.

Maintenant qu'ils sentent que tout ça est... que cette politique, cette stratégie tout entière, est sur le point de faire faillite, c'est dévastateur pour eux. Alors, bien sûr, ils parlent de guerre. Et bien sûr, ils parlent de leurs armées. Mais, comme vous le dites tout à fait justement, les armées européennes ne sont absolument pas en état de soutenir une guerre contre la Russie. Les peuples d'Europe ne croient pas à la menace russe et ne veulent pas être entraînés dans une guerre avec la Russie. Mais si vous rejetez l'option — en réalité, la seule option sérieuse — de négociations, de vraies négociations, pas de négociations de façade, mais de véritables négociations, où l'on commence enfin à écouter ce que disent les Russes et à comprendre qu'ils ont de véritables préoccupations, des préoccupations sérieuses, auxquelles on peut répondre sans remettre en cause toute la sécurité de l'Europe.

Eh bien, si vous continuez à refuser de le faire, que pouvez-vous faire ? Vous paniquez, vous prenez peur et, bien sûr, ce faisant, vous effrayez vos propres populations. Et vous les écrasez encore davantage, comme le disent des gens tels que Jacob Rees-Mogg, selon qui c'est ce que nous devrions faire. Alors, je pense que, peut-être, si l'on veut comprendre les élites européennes, nous avons désormais dépassé le temps de l'analyse politique. La psychologie explique peut-être mieux la situation aujourd'hui que la politique. Vous savez, une analyse lucide et rationnelle peut aider à agir.

#Glenn

Eh bien, c'est un bon point. Parce que quand les temps deviennent difficiles, on peut prendre deux directions. Soit on met fin à tout ça, on commence à faire des compromis, on revient à la diplomatie. Soit on choisit la guerre. J'espérais en quelque sorte que, dès qu'il deviendrait évident que nous perdons cette guerre par procuration, que les Ukrainiens ne peuvent pas poursuivre ce combat en notre nom et que nous ne pouvons pas vraiment nous y engager nous-mêmes, alors la seule option serait la paix. Mais tout le monde ne semble pas être de cet avis. C'est ce qu'a dit Robert Fico, le Premier ministre slovaque. Il a publié beaucoup de vidéos et donné beaucoup d'interviews. Il soutenait que de nombreux dirigeants européens cherchent non seulement à provoquer une guerre avec les Russes, mais aussi qu'ils le feraient pour détourner l'attention de leurs échecs chez eux. Ce n'est pas vraiment la direction qu'on espérait les voir prendre quand les choses tournent mal : s'entêter, alors même qu'ils ne peuvent pas gagner cette guerre. Mais oui, je me demandais ce que vous pensiez des commentaires de Fico.

#Alexander Mercouris

Eh bien, Fico a tout à fait raison. Mais, bien sûr, s'ils persistent, c'est parce que, s'ils ne le faisaient pas, s'ils entamaient des négociations avec les Russes, alors, de fait, ils diraient à tout le monde que, vous savez, tout ce que nous avons fait ces trente dernières années était une terrible erreur. Et c'est cette erreur qui nous a conduits à cette situation de crise et de défaite. Or, ce n'est pas un très, très bon message à adresser à vos électeurs, si vous faites partie de l'élite politique associée à ces politiques qui nous ont menés à ce désastre. Si nous parlons des problèmes économiques de l'Europe, ils ont de nombreuses causes. La guerre n'en est qu'une parmi d'autres. Cela dit, la guerre reste néanmoins une raison importante pour laquelle la crise économique est aussi grave.

Si vous voulez agir rapidement pour atténuer la crise économique, si vous voulez vous attaquer, par exemple, aux problèmes de coût de la vie, alors parvenir à la paix signifie que vous n'avez pas besoin de réduire les dépenses sociales ni d'augmenter les impôts pour financer un réarmement que vous n'avez pas les moyens de payer. Et vous pouvez recommencer à importer de l'énergie russe moins chère. Eh bien, c'est évidemment la voie à suivre. Mais, comme je l'ai dit, faire cela revient en réalité à admettre que vous avez eu tort. Maintenant, je vais donner mon propre avis. Je pense que, tôt ou tard, une fois que nous aurons dépassé cette panique et cette hystérie — ce qui pourrait prendre du temps, ce ne sera pas terminé demain —, une fois que nous aurons dépassé cette panique et cette hystérie, lorsqu'il deviendra impossible de nier les réalités en Ukraine, les appels à des négociations vont se renforcer.

Enfin, il y a eu quelques appels timides, vous vous en souvenez sans doute. L'année dernière, ils ont tenu une réunion du Conseil de l'Union européenne. En décembre, ils ont convenu de nommer un représentant chargé de négocier avec les Russes. Mais ils n'ont jamais réussi à se mettre d'accord sur son identité. Et ils n'ont jamais présenté un ensemble de propositions qu'ils pourraient soumettre aux Russes. Cela dit, ce genre de discussions va reprendre. Et, tôt ou tard, cela finira par arriver. Mais pour y parvenir, il faudra probablement voir des changements politiques en Europe. Certains

dirigeants actuels partiront, et d'autres prendront leur place. Et ces nouveaux dirigeants, peut-être moins impliqués dans ce désastre, pourront relancer le processus diplomatique d'une manière dont les dirigeants actuels sont tout simplement incapables.

#Glenn

C'est un bon point. Je pense que, si nous voulons parvenir à un règlement diplomatique, il faut qu'il y ait des avancées lors de ces élections, car l'élite actuelle s'est vraiment retranchée sur ses positions. Mais que vous attendez-vous à voir cet hiver ? Car la question est de savoir si les Européens vont surmonter la panique ou, si vous préférez, l'accentuer. Cet hiver s'annonce très sombre, à bien des égards. Les choses vont mal pour les Ukrainiens, mais aussi pour les Européens. Ils ne manquent pas seulement d'énergie, leurs économies ne vont pas bien non plus. Et les autres guerres au Moyen-Orient ont également un impact. D'après ce que je vois, les Saoudiens arrêtent maintenant toutes leurs exportations de pétrole vers l'Europe. Ça ne peut pas arranger leurs problèmes actuels avec les Russes. D'où viendra désormais l'énergie des Européens ?

#Alexander Mercouris

En effet, les Américains parlent désormais d'interdire les exportations de gazole, dont les stocks sont très faibles. J'étais aux États-Unis il y a quelques jours, et tout le monde y parlait de la hausse du prix du gazole. Et vous savez, cette proposition d'interdire les exportations sera populaire auprès de beaucoup d'Américains. Bien sûr, cela va aussi accroître la pression sur l'Europe. Les réserves de gaz naturel en Europe sont très basses cette année. Nous ne savons pas à quel point l'hiver sera froid. Certains pensent qu'il sera relativement doux. Mais, quoi qu'il arrive, nous allons traverser un hiver très, très difficile. C'est là que l'évolution de la guerre commence à devenir très importante.

Si les Russes continuent leur avancée vers l'ouest, si les Ukrainiens connaissent une crise militaire majeure pendant l'hiver, alors même que l'Ukraine subit un effondrement économique majeur et que l'Europe connaît de graves difficultés économiques, liées en partie à cette crise énergétique, et peut-être même à une crise financière... Autrement dit, si tout tourne mal en même temps, alors je crains que certains ne disent : « Il faut jouer le tout pour le tout. C'est une situation où l'avenir même de l'Occident, ou au moins de l'Europe occidentale, ou au moins de l'Europe, est en péril. Nous devons donc réellement envisager la possibilité d'une intervention directe dans la guerre. » Et ces voix existent.

Ils sont très influents à Londres, d'ailleurs, probablement davantage que dans d'autres capitales européennes. À Londres, et je le soupçonne, dans une certaine mesure, à Paris aussi, certaines personnes disent que nous devrions essayer d'imposer des zones d'exclusion aérienne aux Russes. Que nous devrions envoyer des troupes dans l'ouest de l'Ukraine, non pas pour combattre les Russes, mais pour alléger la pression, afin que les Ukrainiens puissent redéployer des forces de l'ouest vers l'est de l'Ukraine, pour y combattre les Russes. Toutes ces mesures très, très dangereuses et très imprudentes pourraient être proposées. Je pense qu'il y aurait une énorme

opposition politique. Mais si je disais qu'elles ne se produiront pas du tout, j'en affirmerais plus que je n'en sais.

Je pense que cet hiver va être un moment de très grand danger. Je veux juste dire que, si les choses se passent un peu mieux, si les gens font preuve d'un peu plus de bon sens, si les élections continuent de se dérouler comme elles l'ont fait en Allemagne, et peut-être l'an prochain en France, si les Russes avancent peut-être un peu moins vite que certains, du côté russe, ne le souhaiteraient, alors je pense que nous pourrions traverser l'hiver sans trop de dommages. À ce moment-là, je soupçonne que l'état d'esprit commencera à changer, et que nous pourrions voir la diplomatie commencer à entrer en jeu. Mais, comme je l'ai dit, vous savez, ce sera angoissant et difficile. Et les gens qui suivent cela et en discutent, comme nous, auront les nerfs à rude épreuve.

#Glenn

J'entends les appels à la guerre. Autrement dit, il faudrait intervenir. Il est temps d'agir. Vous savez, les Russes ne respectent que la force. J'avoue être un peu perplexe. Comment pensent-ils que cette guerre va réellement se dérouler ? Celle qu'ils veulent déclencher, ou à laquelle ils veulent se joindre. Car, comme les Russes ne cessent de le prévenir, ce sera une guerre très différente, et elle sera très courte. Et je pense que les Européens partent souvent du principe qu'ils peuvent simplement intervenir, faire pencher la balance en faveur des Ukrainiens, tout en maintenant la guerre limitée à l'Ukraine et à la Russie.

Je pense que cette idée selon laquelle, une fois en guerre avec la Russie, nous pourrions contrôler l'escalade... choisir jusqu'où aller, quels territoires pourraient être frappés, quelles armes les Russes utiliseraient... et, si ça ne marche pas, que nous pourrions y mettre fin... Enfin, la guerre en Iran devrait sûrement nous apprendre que le contrôle de l'escalade est une solution dangereuse. Et pourtant, vous savez, nous avons survécu à la guerre froide en nous fondant sur de vrais enjeux, et c'est pour ça que nous allons mourir. Il faut élargir l'OTAN. Il n'y a aucune place pour le compromis. C'est très étrange de chercher la guerre avec les Russes pour ça.

#Alexander Mercouris

Vous avez absolument raison sur chacun des points que vous avez soulevés. Je veux dire, l'idée que nous pouvons contrôler l'escalade, que les Russes n'auraient pas leur mot à dire sur la question, est extraordinaire. Mais, vous savez, certaines personnes parlent ainsi. Macron lui-même, par exemple, dit que les Russes n'ont pas le droit de s'opposer à l'envoi de troupes européennes en Ukraine. Ils n'auraient pas le droit de s'y opposer ? Mais que se passe-t-il s'ils s'y opposent ? Que se passe-t-il s'ils passent à l'action ? Je veux dire, ce n'est pas clair. Mais je pense que vous avez tout à fait raison. Il reste une sorte d'hypothèse dominante selon laquelle notre simple présence, la simple présence de nos armées, telles qu'elles sont, suffirait à elle seule à effrayer et à intimider les Russes, et à les faire

reculer. Et cela, malgré tout ce que nous avons vu jusqu'ici, au cours des quatre dernières années, qui indique exactement le contraire, ainsi que tout ce que nous avons vu au Moyen-Orient sur les limites de notre puissance militaire.

Si les États-Unis ne peuvent pas obtenir la supériorité aérienne sur l'Iran, quelles chances avons-nous, en Europe, d'obtenir la supériorité aérienne sur les Russes ? Car il faudrait l'obtenir pour que tous ces discours sur une zone d'exclusion aérienne deviennent un jour réalité. Donc, je veux dire, c'est une chimère. C'est une idée absurde. Mais, comme je l'ai dit, certaines personnes s'y accrochent et continuent de militer en sa faveur. Et il n'y a jamais assez de gens pour leur répondre : « Ça suffit. Ce genre de propos délirants et irresponsables doit cesser. »

#Glenn

Eh bien, c'était Machiavel. Il a écrit, il y a cinq cents ans, que les hommes ont tendance à voir le monde tel qu'ils voudraient qu'il soit, plutôt que tel qu'il est réellement. Et c'est ainsi qu'ils tombent ou périssent. Et quand on a des gens comme Macron qui disent : « Hé, nous en avons le droit, vous savez. C'est l'Ukraine qui décide qui peut entrer sur ce territoire », c'est... oui, je pense que c'est le danger de la bulle que nous observons. Autrement dit, tout le monde en Europe doit être d'accord sur tout. Ils se racontent ces histoires et partent du principe que les Russes finiront, d'une manière ou d'une autre, par accepter.

Et non. Mais je pense qu'ils cherchent comment escalader, comment monter cette échelle de l'escalade tout en gardant le contrôle. Et il n'y a pas de progression douce possible : avancer sur le territoire ukrainien sans devenir eux-mêmes des cibles. Juste une dernière question, cependant : que voyez-vous se passer aujourd'hui sur le champ de bataille ? Parce qu'on voit les problèmes économiques, on voit le soutien politique, notamment à travers les élections. Mais les lignes de front... Je veux dire, si l'on veut soutenir qu'elles pourraient être en train de céder, il semble bien qu'elles cèdent maintenant. On n'avait jamais vu ça auparavant.

#Alexander Mercouris

Non, je pense que c'est exactement ça. Je pense que ça commence à se fissurer, maintenant. Jusqu'ici, la guerre s'est menée comme une succession de sièges. On a eu cette région très dense, le Donbass, très urbanisée. Comme je l'ai dit, je l'ai souvent comparée à la Ruhr, en Allemagne. C'est très, très urbanisé, avec beaucoup d'étalement urbain, beaucoup de petites rivières, beaucoup de mines de charbon avec leurs terrils, et ce genre de choses. Des usines partout, autant de positions fortifiées évidentes. Les Russes ont donc dû se battre à travers tout cela. C'est comme s'ils avaient dû mener le siège d'un endroit, puis d'un autre, encore et encore. Mais ils approchent désormais du moment où ce processus prend fin.

Il ne reste qu'une seule ligne de villes : la ligne Sloviansk-Kramatorsk. Vous savez, cette bande-là, dont les flancs s'effondrent. Elle ne tiendra probablement plus très, très longtemps. Et j'ai le

sentiment que, lorsqu'elle tombera, toute la dynamique de la guerre va changer. Nous allons commencer à voir les choses aller beaucoup plus vite, parce que ce ne sera plus une guerre de siège, une guerre de sièges. Cela redeviendra une guerre de manœuvre, de mouvement et de batailles. Je suis plus sceptique quant à l'idée selon laquelle les drones auraient rendu impossibles les grands mouvements. Je pense que la guerre évolue constamment. La technologie de la guerre évolue constamment.

Et je pense que nous verrons que les Russes ont trouvé des réponses au problème des drones. Mais ce sera sans doute davantage l'année prochaine que cette année. Nous allons voir les derniers grands sièges, l'effondrement, la rupture du Donbass. L'année prochaine, il y aura probablement des batailles pour Zaporojie, pour le Dniepr, vous savez, dans la partie centrale du Dniepr. Et qui sait ? Si nous refusons toujours de négocier, si les Ukrainiens refusent eux aussi de négocier, et que tout reste dans la même impasse qu'aujourd'hui, nous pourrions même voir les Russes recommencer à avancer vers Kiev. Et si cela arrive, je pense que ce sera vraiment le moment où la panique, la très grande panique, commencera à s'installer.

#Glenn

Je vois bien le Donbass tomber au cours des prochains mois, compte tenu de l'encerclement que nous observons. Au nord, il y a la région de Kharkiv, et au sud, Zaporijjia. Il y a aussi la chute d'Orikhiv — pas encore, mais je suppose que ce sera dans une ou deux semaines. Cela exercera une pression immense sur cette ville importante du sud, Zaporijjia. Pour terminer, quelle est l'importance de Dobropillia ? Car cette ville semble pouvoir tomber, non pas dans une ou deux semaines, mais peut-être même en quelques jours. Là encore, cela pourrait prendre une ou deux semaines. Mais les Ukrainiens, bien sûr... on ne peut pas le prévoir, parce qu'ils mènent une contre-offensive. Ils ne veulent évidemment pas voir la ville tomber. Mais pourquoi est-ce si important ?

#Alexander Mercouris

Je pense que c'est important. Je pense que Poutine l'a expliqué : c'est, d'une certaine manière, la ville située à l'extrémité ouest du Donbass. Elle se trouve donc en réalité au sud-ouest de cette ligne de villes fortifiées dont je parlais : Sloviansk, Kramatorsk. Les Russes ont pris les villes les plus au sud de cette ligne. Kostiantynivka est désormais tombée. Pokrovsk faisait aussi, d'une certaine manière, partie de cette ligne. Donc Pokrovsk est tombée, Myrnohrad est tombée, Kostiantynivka est tombée. Les deux Drujkivka, qui se trouvent au nord de Kostiantynivka, et Oleksiïevo-Droujkivka, seraient elles aussi désormais disputées. Mais Dobropillia se trouve au sud-ouest de tous ces endroits.

Donc, si Dobropillia tombe, il n'y a pas de grandes villes à proximité où les Ukrainiens pourraient se replier, établir des fortifications et en faire leur prochain point de résistance, là où aurait lieu le prochain siège. Il n'y a que des champs ouverts, sur des dizaines de kilomètres dans toutes les directions. Les Russes pourraient donc, et le feront peut-être, utiliser Dobropillia pour progresser

vers le nord et couper, depuis l'ouest, les lignes de ravitaillement vers Kramatorsk et Sloviansk. À ce moment-là, on ne verrait plus seulement une poche d'encerclement, mais un encerclement stratégique des forces ukrainiennes restantes dans le Donbass. Dobropillia est donc très importante. Les Ukrainiens sont déterminés à faire tout ce qu'ils peuvent pour s'y accrocher aussi longtemps que possible. Je veux dire, logiquement, compte tenu de la situation actuelle sur la ligne de front, ils devraient préparer un repli hors du Donbass.

#Glenn

Mais j'en doute. Je ne sais pas si le calcul occidental est le suivant : attendons qu'ils prennent le Donbass par la force. Au moins parce que l'Ukraine ne peut pas abandonner le moindre territoire. Ce n'est pas acceptable. Mais j'ai le sentiment que, comme les Russes ne font pas confiance à l'OTAN pour respecter l'accord qu'elle signerait, ils craindraient que tout règlement politique apparent, un peu comme en Iran, ne serve simplement de cessez-le-feu temporaire. Et si c'est le cas, je pense que les Russes exigeraient une contrepartie importante. Ils diraient : d'accord, nous signerons ce règlement politique, mais puisqu'il pourrait s'agir d'une tromperie, vous devez quitter tel et tel territoire. Sinon, vous savez, nous n'accepterons pas ce cessez-le-feu. Je pense que... si le Donbass tombe aux mains des Russes, ils chercheront une autre contrepartie. Ils voudront Kherson et Zaporijjia, par exemple. Et sinon, vous savez, Soumy, ou autre chose. J'aimerais qu'il y ait une vraie diplomatie, pour que les attentes soient claires. Parce que je ne pense pas que nous connaissions encore les règles du jeu, ici, mais...

#Alexander Mercouris

Je pense que vous avez tout à fait raison. Si le Donbass tombe, alors le principal atout que l'Ukraine et l'Occident avaient en main aura, en gros, été jeté aux oubliettes. Les Russes contrôleront le Donbass. Ils auront derrière eux les principales lignes fortifiées. Et devant eux, ce seront essentiellement des champs ouverts, jusqu'aux zones plus centrales et plus profondes du pays. À ce stade, les Russes seront dans une position extraordinairement forte. Et oui, absolument, ils pourront exiger davantage. Je vais ajouter autre chose. Enfin, en partant du principe que l'Occident se dit : bon, vous savez, attendons que les Russes prennent le Donbass.

Et c'est à ce moment-là que nous allons lancer notre grande offensive diplomatique. J'en ai bien peur, quand j'écoute les dirigeants occidentaux, Macron, Ursula von der Leyen, tous ces gens-là, je pense que c'est déjà une réflexion plus sophistiquée que ce dont ils sont capables, de toute façon. Je doute même qu'ils raisonnent en ces termes. Mais s'ils raisonnaient ainsi, ce serait irresponsable, précisément pour la raison que vous avez donnée. À ce stade, les Russes seraient dans une position si forte que leurs exigences augmenteraient presque certainement. Et elles augmenteraient d'une manière qui ne servirait ni les intérêts de l'Ukraine ni ceux de l'Occident.

#Glenn

Alexander, c'est toujours un grand plaisir. Merci beaucoup.

#Alexander Mercouris

Merci. Merci beaucoup, Glenn. Re commençons.